

Corps masculin et corps féminin chez les médecins grecs

Jean-Baptiste Bonnard

▶ **To cite this version:**

Jean-Baptiste Bonnard. Corps masculin et corps féminin chez les médecins grecs. Clio. Femmes, Genre, Histoire, 2013, 37, pp.21-39. 10.4000/clio.10957 . halshs-03721151

HAL Id: halshs-03721151
https://shs.hal.science/halshs-03721151

Submitted on 12 Jul 2022

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

clio

Clio. Femmes, Genre, Histoire

37 | 2013
Quand la médecine fait le genre

Corps masculin et corps féminin chez les médecins grecs

Male and female bodies according to Greek physicians

Jean-Baptiste Bonnard

OpenEdition Journals

Édition électronique
URL : https://journals.openedition.org/clio/10957
DOI : 10.4000/clio.10957
ISSN : 1777-5299

Éditeur
Belin

Édition imprimée
Date de publication : 1 juillet 2013
Pagination : 21-39
ISBN : 978-2-7011-7781-6
ISSN : 1252-7017

Référence électronique
Jean-Baptiste Bonnard, « Corps masculin et corps féminin chez les médecins grecs », *Clio. Femmes, Genre, Histoire* [En ligne], 37 | 2013, mis en ligne le 01 juillet 2015, consulté le 23 avril 2022. URL : http://journals.openedition.org/clio/10957 ; DOI : https://doi.org/10.4000/clio.10957

Tous droits réservés

Corps masculin et corps féminin chez les médecins grecs

Jean-Baptiste BONNARD

Si la santé et la maladie relèvent d'une expérience commune universelle, la manière dont elles sont vécues et plus encore celle dont sont traitées les questions qu'elles posent à l'individu comme à la société varient selon les époques et les lieux. L'une des particularités de la pensée grecque est d'avoir, la première en Occident, apporté à ces questions une réponse rationnelle. C'est dans le monde grec, en effet, que s'est constituée, à la fin de l'époque archaïque, la médecine en tant que *technè*, terme qui peut être traduit à la fois par "art" et par "science"[1]. Cette évolution eut pour cadre principal l'Ionie et est indissociable d'un vaste mouvement intellectuel qui toucha plusieurs domaines de la connaissance. C'est dans cette région, en effet, que fleurirent, en l'espace de deux ou trois générations, la plupart des penseurs que l'historiographie du XIXe siècle a rangés sous la catégorie de "philosophes présocratiques", encore qu'ils ne fussent pas tous *stricto sensu* chronologiquement antérieurs à Socrate et que, par bien des aspects, on puisse les considérer comme des "savants". Ainsi que l'indique leur appellation antique de *physiologoi* (ou *physikoi*), ils produisirent un *logos*, c'est-à-dire un langage rationnel, sur la nature (*phusis*) en général. Geoffrey Lloyd a montré que l'émergence de ce discours rationnel était indissociable de l'essor et de la professionnalisation de la pratique de la rhétorique, dont Jean-Pierre Vernant a postulé qu'ils sont eux-mêmes à mettre en relation avec une évolution politique majeure, l'apparition de la cité[2]. La proximité

---

1 Pour une première approche claire et simple de la médecine antique, voir King & Dasen 2008.

2 Lloyd 1983 et 1990 ; Vernant 1962 et 1965.

de certains de ces Grecs originaires d'Asie Mineure avec les cultures orientales (babylonienne et égyptienne notamment) a dû être déterminante également. Le vaste champ d'étude de ces penseurs – la nature dans son ensemble, d'où le titre souvent donné à leurs ouvrages : *Sur la nature* – les a conduits à s'intéresser à des domaines aussi éloignés, à nos yeux, que l'astronomie, la physique, la biologie ou les mathématiques, tous liés entre eux parce qu'ils relèvent d'une pensée philosophique commune. Au début de l'époque classique, s'opère une spécialisation dans la production de cette pensée rationnelle et, de même que s'autonomise le champ de l'histoire avec Hécatée de Milet et surtout Hérodote d'Halicarnasse, de même se constitue celui de la médecine auquel est attaché le nom d'Hippocrate de Cos (v. 460- v. 370). Si l'existence de ce médecin-écrivain, né dans une famille d'Asclépiades (c'est-à-dire un lignage prétendant descendre du dieu Asclépios, lié à la médecine) au sein de laquelle se transmettaient des savoirs médicaux, n'est pas douteuse, il s'en faudrait de beaucoup cependant qu'il soit l'auteur de tous les ouvrages qui nous sont parvenus sous son nom. Les quelque soixante ouvrages en dialecte ionien formant le *Corpus hippocraticum* ont, en effet, été écrits entre la deuxième moitié du V^e^ siècle avant notre ère et l'époque romaine et, à l'exception de deux d'entre eux qui sont, en quelque sorte, signés, les identités des auteurs de ces livres nous sont inconnues. C'est donc par commodité et par convention que l'on parle de Corpus ou de Collection hippocratique. Cette série de traités, qui est loin de constituer l'essentiel de la littérature médicale grecque, est importante non seulement par sa nouveauté, mais aussi par son caractère fondateur. Elle participe grandement à la construction d'une identité professionnelle du médecin, tout particulièrement le traité intitulé *Du médecin*. Elle constitue surtout le cadre de la pensée médicale occidentale jusqu'au XVIII^e^ siècle. Elle est enfin d'un intérêt considérable pour l'historien du genre. Le discours médical parle en effet essentiellement d'un objet sexué, le corps, mais, pour être rationnel, le discours médical grec n'en est pas moins une construction idéologique, comme tout discours scientifique ou plutôt, en l'espèce, préscientifique, ainsi que l'ont montré notamment

Delphine Gardey et Ilana Löwy[3]. Nous nous proposons de présenter la façon dont les textes biologiques et médicaux grecs ont contribué à fabriquer du masculin et du féminin en construisant un corps masculin et un corps féminin. Cette étude a pour base la Collection hippocratique, mais s'efforce de prendre en compte la plus grande partie de la littérature biologique et médicale grecque. C'est ainsi qu'Aristote (lui-même fils de médecin), qui a étendu à la quasi-totalité des champs de la connaissance son immense curiosité et appliqué à toutes les disciplines la rigueur de son analyse logique, a notamment fait œuvre de biologiste, au point que ses traités biologiques constituent près du tiers du *Corpus Aristotelicum* en son état actuel et que d'aucuns ont pu voir en lui un fondateur de la biologie[4]. Parmi les médecins grecs dont certains écrits sont parvenus jusqu'à nous, Hérophile et Érasistrate, qui vécurent à Alexandrie au début de l'époque hellénistique, Soranos d'Éphèse (début du IIe de notre ère) et Galien de Pergame (129-216) nous intéressent également. Ainsi délimité, le corpus est fort étendu et son approche du point de vue des études de genre a été entreprise depuis une trentaine d'années, notamment dans le monde anglo-saxon, donnant lieu à une bibliographie déjà nourrie. Nous nous proposons ici d'en donner une vue synthétique et dynamique. Dans leur ensemble, la biologie[5] et la médecine grecques pensent les corps masculin et féminin comme profondément différents. Cette différence est à la fois une donnée de départ (*in utero*) et un processus en construction permanente.

Construction du féminin et du masculin dans l'embryogenèse et au cours du développement du fœtus

Les *physiologoi* de la fin de l'époque archaïque et du début de l'époque classique se sont intéressés à la biologie ou à la médecine et certains

---

3 Gardey & Löwy 2000.

4 Byl 1980.

5 Nous utilisons ce terme par commodité de langage, même si, en tant que discipline, la biologie n'existe pas dans le monde grec. Le terme lui-même n'appartient pas au vocabulaire grec antique, puisqu'il s'agit d'un néologisme forgé au XIXe s.

(Empédocle, Pythagore, Alcméon et Philolaos de Crotone, Archélaos, Démocrite d'Abdère, Hippon de Samos et peut-être Diogène d'Apollonie) peuvent être considérés comme des médecins ou sont passés pour tels. Ils se sont préoccupés notamment de la question de la génération, réfléchissant sur l'origine de la semence, sur l'existence ou non d'une semence maternelle, sur la formation de l'embryon (et plus particulièrement sur la détermination de son sexe) ainsi que sur l'hérédité. L'accès à leur pensée est difficile dans la mesure où leurs livres ne sont pas parvenus jusqu'à nous. C'est par le truchement de multiples intermédiaires que nous pouvons établir, d'une façon malheureusement très parcellaire et décontextualisée, leur doxographie, en particulier par la critique qu'en a faite Aristote. Il apparaît en tout cas que les théories de ces savants ont ceci de commun qu'elles opposent les principes masculin et féminin en les couplant à des attributs tels que le chaud et le froid (chez Empédocle), le rapide et le lent, le fort et le faible, la droite et la gauche (chez Parménide), qui sont connotés de façon positive ou négative[6]. Par ailleurs, elles paraissent nettement impliquer que la situation la plus souhaitable est celle qui voit la fabrication, puis la naissance, d'un petit garçon qui ressemble à son père[7].

À la différence de la plupart de leurs prédécesseurs présocratiques, les médecins hippocratiques ont admis l'existence d'une semence maternelle concourant au processus de la génération. Plusieurs traités hippocratiques se sont intéressés à l'embryogenèse et au développement du fœtus, notamment *Le fœtus de sept mois* et *Le fœtus de huit mois*, deux opuscules édités séparément par les éditions anciennes, mais qui ne forment en réalité qu'un seul traité consacré à l'embryologie datant de la fin du Ve siècle ou du début du IVe siècle[8]. Le livre le plus complet en ce domaine est le *De la nature de l'enfant* qui est la suite du *De la génération* (il s'agissait d'un même traité de la fin du Ve siècle ou du début du IVe siècle que la tradition manuscrite a

6 Pour une analyse détaillée des théories biologiques de ces savants, voir Bonnard 2004, chapitre IV.

7 Bonnard 2006 : 308-312.

8 Voir notamment Hanson 1992a.

artificiellement scindé). Ce traité contient l'affirmation selon laquelle les fœtus mâles, qui sont plus forts, se forment plus rapidement que les fœtus femelles : « Voici l'enfant déjà formé : il y arrive, la fille en quarante-deux jours, le garçon en trente jours au plus »[9]. Selon la même logique, les embryons masculins se meuvent plus tôt :

> Lorsque les extrémités du corps de l'enfant se sont ramifiées extérieurement et que les ongles et les cheveux sont enracinés, alors il commence à se mouvoir : ce qui a lieu pour le garçon à trois mois, pour la fille, à quatre » (*Nature de l'enfant*, XX, 1).

L'explication de cette sorte de différenciation chronologique dans l'embryogenèse est à rechercher dans l'ensemble de corrélations connotées déjà observées chez les Présocratiques :

> Le garçon se meut plus tôt parce qu'il est plus fort que la fille, comme il se coagule plus tôt, parce que le mâle provient d'une semence plus forte et plus épaisse que la femelle.

Aussi ne doit-on pas être surpris de voir que le sexe de l'embryon qu'elle porte a des répercussions notables sur la future mère :

> Les femmes qui, enceintes, ont des tâches de lentigo sur le visage, sont grosses d'une fille, celles qui conservent un bon teint, le sont la plupart du temps d'un garçon ; quand les mamelons sont tournés en haut, c'est un garçon ; si en bas, une fille

lit-on dans un autre traité contemporain (*Maladie des femmes*, 216 = *Femmes stériles*, 4).

Cette orientation des mamelons vers le bas est assurément connotée négativement puisqu'un aphorisme hippocratique en fait, par ailleurs, un signe d'avortement chez la femme enceinte de jumeaux[10]. De façon générale, « une femme enceinte a bonne couleur si elle porte un garçon, mauvaise si elle porte une fille » (*Aphorismes*, V, 42). Le traité des *Aphorismes*, l'un des plus célèbres de la Collection – c'est celui qui a été le plus lu et commenté et il servit de bréviaires aux médecins

---

9 Hippocrate, *Nat. puer.*, XVIII, 1. Sauf indication contraire la traduction retenue est celle proposée dans la Collection des Universités de France (Belles Lettres) ou, à défaut, pour les textes hippocratiques, celle de Littré.

10 Hippocrate, *Aph.*, V, 38.

occidentaux jusqu'au XVIII^e^ siècle – est une compilation qui n'est pas antérieure au IV^e^ siècle. Il est traditionnellement divisé en sept sections dont une, la cinquième, comprend plusieurs aphorismes sur les femmes.

Aristote s'est beaucoup intéressé à la génération. Sa conception générale de la semence et du processus de la génération s'inscrit à la fois dans la théorie aristotélicienne des quatre causes (la mère n'étant que la cause matérielle de la génération alors que le père en est à la fois la cause formelle et la cause efficiente), dans une économie générale des fluides corporels fongibles et dans le présupposé pré-scientifique que Bachelard a appelé le mythe de la concentration substantielle. La femme produit une semence qui ne sert que d'aliment à l'embryon. Le façonnage de celui-ci est une forme de coction que, dans une métaphore fameuse, Aristote compare à la caille du lait[11]. Les théories aristotéliciennes sur l'hérédité sont passablement complexes et assez confuses[12]. Pour le philosophe de Stagire, il est non seulement fréquent, mais en quelque sorte souhaitable que l'enfant ressemble aux parents, dans la mesure où cela relève, d'une certaine manière, de l'ordre naturel des choses : si la naissance d'enfants qui ne ressemblent pas, dans leur individualité, à leurs parents, ne ressortit pas à la tératologie, du moins constitue-t-elle un éloignement par rapport à l'essence. Il est très révélateur, du reste, que ce soit dans le cadre de l'énoncé de cette règle générale sur la fréquence des ressemblances, et plus précisément alors qu'il vient de parler des écarts tératologiques de la nature, qu'Aristote en vienne à affirmer que « le tout premier écart [de la nature] est la naissance d'une femelle au lieu d'un mâle »[13].

Nous sommes mal renseignés sur les connaissances des médecins alexandrins dans le domaine des théories sur la génération. Hérophile d'Alexandrie (v. 325 - v. 255) qui étudia la médecine probablement à Cos et l'enseigna à Alexandrie, métropole culturelle et scientifique du

---

11 Aristote, *G.A.*, I, 20, 729a11-13 ; II, 3, 737a15 ; 4, 739b21-26 ; IV, 4, 771b23-27 ; 772a23-25.

12 Voir Joly 1968 et Bonnard 2006 : 313-318.

13 Aristote, *G.A.*, IV, 3, 767b8. Cf. Aristote, *G.A.*, I, 20, 728a17-18 ; II, 3, 737a27-28 ; IV, 6, 775a15-16 ; V, 3, et *Probl.*, X, 8, 891b23.

monde grec de son temps, ne nous est connu que de façon indirecte et fragmentaire. Grâce au travail d'Heinrich von Staden, nous avons cependant une idée de son opinion sur la question qui nous intéresse[14]. En ce qui concerne la semence masculine, nous sommes davantage renseignés sur l'idée qu'il se faisait de sa circulation dans les organes génitaux masculins que sur son avis à propos de la spermatogenèse. Tout au plus comprend-on que, comme Aristote, Hérophile pensait que le sperme procède du sang. Sans doute Hérophile était-il plus disert sur la semence féminine dans son *Obstétrique*, mais cet ouvrage est presque intégralement perdu.

Les médecins grecs du IIe siècle de notre ère sont particulièrement importants parce qu'ils ont eu une influence de longue portée. Soranos d'Éphèse, qui peut être considéré comme le génie de la gynécologie antique, s'est intéressé à la formation et au développement de l'embryon dans un livre perdu intitulé *De la génération* et dans le livre I de son *Maladies des femmes*. Il s'appuie, outre sur son expérience personnelle, sur une large documentation très bien maîtrisée et se livre à une critique sévère de certains de ses devanciers : c'est ainsi qu'il qualifie d'opinions qui « ressortissent à la croyance plutôt qu'à la vérité » (*Maladies des femmes*, I, 15) les assertions hippocratiques sur les signes extérieurs censés permettre de reconnaître chez une femme enceinte le sexe de l'enfant qu'elle porte, et qu'il relève qu'elles sont démenties par l'expérience commune[15]. Mais il n'en considère pas moins que c'est dans le mâle que réside le principe de la génération. Pour lui, seul le sperme est actif. Sa mobilité lui permet de pénétrer dans l'utérus où il est retenu et peut coaguler pour former un embryon. Certes, la femme émet bien une semence[16], mais celle-ci est sans utilité pour la génération et, en conséquence, est évacuée par l'intermédiaire de la vessie :

> Le conduit séminal, qui part de la matrice, traverse chaque ovaire, et, longeant les flancs de l'organe jusqu'à la vessie, se jette dans le col de cette dernière. D'après les observations, la semence féminine ne semble

14 Voir von Staden 1989 : 291-296.

15 Gourevitch 1992 : 597-598.

16 Gerlach 1938 : 186.

> pas être recueillie en vue de la conception, puisqu'elle est déversée à l'extérieur : nous avons pris position sur ces faits dans notre traité *De la semence* » (*Maladies des femmes*, I, 4, 93-98).

Galien de Pergame, enfin, qui, parmi les centaines de traités qu'il écrivit au cours de sa longue expérience, en a consacré plusieurs à l'embryologie (*De semine*, *De uteri dissectione*, *De foetuum formatione*, *De septimestri partu*), conçoit, en dépit de sa révérence pour Aristote, que la femme produise une semence utile à la génération, mais celle-ci n'en est pas moins inférieure au sperme masculin, notamment en termes d'agilité et de chaleur. Pour lui aussi, c'est bien dans le sperme masculin que réside le principe créateur et quand Galien réfléchit à la détermination du sexe de l'embryon, il adopte une explication reposant sur un critère latéral (si la semence tombe dans la partie droite de l'utérus elle donnera naissance à un garçon, à gauche à une fille) dans lequel nous retrouvons les préjugés que nous avons déjà relevés chez les Présocratiques et dont les anthropologues ont montré depuis longtemps les connotations positives et négatives qui y sont attachées[17]. C'est donc dès le stade fœtal que commence la construction par les médecins grecs du féminin et du masculin. Elle se poursuit tout au long de la vie.

Une médecine physiologique : économie des fluides corporels et fabrication du féminin et du masculin

Une des particularités de la médecine hippocratique est l'importance qu'elle accorde à la physiologie au détriment de l'anatomie, qui peut apparaître alors comme une branche encore embryonnaire de la médecine grecque et dont la Collection hippocratique ne donne d'ailleurs aucune description systématique[18]. Elle propose en revanche un système explicatif de la physiologie fondé sur une économie générale des fluides corporels, dont l'un des aspects les plus connus est la théorie des humeurs (en germe déjà chez le médecin

---

17 Gerlach 1938 : 188 et Boylan 1986. Sur les valeurs respectives de la droite et de la gauche, d'un point de vue anthropologique, voir Hertz 1909.

18 Voir Di Benedetto 1986 : 225-247 et Bratescu 1992.

pythagorisant Alcméon de Crotone au VI^e^ s.), laquelle n'est d'ailleurs pas unifiée, des distinctions importantes, en particulier sur le nombre et la qualité de ces humeurs, étant repérables d'un traité à l'autre[19]. Dans ce système, la médecine interne envisage les différents organes comme autant de récipients, ce pourquoi Robert Joly a pu qualifier cette médecine de « physique du récipient »[20].

Dans ce cadre, les corps masculin et féminin sont nettement opposés selon des critères connotés : en particulier, le corps de la femme est plus humide que celui de l'homme[21]. Mais cette différence d'humidité est présentée comme un excès par rapport à la norme du juste milieu, de la *mesotes*, qui est l'apanage du corps masculin[22]. C'est en effet presque toujours par référence à un corps masculin normatif qu'est pensé le corps féminin anormal, ainsi que le montrent les analogies utilisées par les médecins hippocratiques (à titre d'exemple : « si les matrices tombent complètement hors des parties génitales, le tout pend comme un scrotum »[23]). Geoffrey Lloyd a, du reste, montré l'importance du raisonnement analogique dans l'ensemble de la pensée grecque et non pas seulement dans la pensée médicale[24]. La variation du degré d'humidité, qui se retrouve même dans la texture des chairs, celle des femmes étant pensée comme plus spongieuse que celle des hommes[25], est liée à la quantité de sang dans les corps, présentée – à tort puisque c'est le contraire qui est vrai – comme plus abondante chez la femme que chez l'homme, à partir de la puberté[26], d'où la nécessité des menstrues, dont la composition exacte n'est pas comprise, pour évacuer cet excès. Une grande attention est d'ailleurs

---

19 Voir Jouanna 1992 : 442-445, ainsi que, pour la postérité de cette théorie, Klibansky, Panofsky & Saxl 1989 : 31-45.

20 Joly 1966 : 75-80.

21 Voir Girard 1983 et Hanson 1992b : 48-52 (« IV. Manipulating the Wet »).

22 Sur le corps féminin dépourvu de *mesotes*, voir Manuli 1980 : 402 et Hanson 1992b : 245.

23 Hippocrate, *Nat. mul.*, 5. Voir Manuli 1980 : 393.

24 Lloyd 1966.

25 King 1998 : 28-29.

26 Hanson 1992b : 247.

portée à ces dernières[27]. Leur absence, en dehors des cas de grossesse, est jugée morbide, très inquiétante et annonciatrice souvent d'hémorragies[28]. L'alternative menstrues/hémorragie est visible notamment dans le *Prorrhétique*, un recueil d'aphorismes cliniques dû à un médecin itinérant qui vécut probablement au milieu du IVe siècle : « Les secousses dans la tête et les bourdonnements donnent lieu à une hémorragie ou provoquent les règles »[29]. Dans les cas les moins défavorables, l'aménorrhée provoque, pense-t-on, l'épistaxis (saignement de nez) : « chez une femme dont les règles manquent, il est bon que le sang s'écoule par les narines », lit-on dans les *Aphorismes*[30]. L'absence des menstrues signale éventuellement une stase du sang dans un autre organe-récipient, avec des conséquences néfastes. Ainsi, « chez les femmes, une congestion de sang dans les mamelles annonce la folie »[31]. Inversement, le retour des menstrues est un signe de guérison et l'un des objectifs du médecin. Mais leur présence dans des proportions ou sous un aspect « mauvais », ainsi dans les cas de déviation de l'utérus ou de son orifice, est également considérée comme très défavorable : « si les matrices se portent vers la hanche, les règles manquent » et « si l'orifice des matrices se replie, les règles ne viennent pas et, si elles viennent, elles sont peu abondantes et mauvaises », signale le traité *De la nature de la femme*[32]. Toujours dans ce cadre de la physiologie des récipients et des humeurs, le corps de la femme se distingue par sa remarquable intercommunicabilité entre les organes : de la bouche au vagin, en passant par l'utérus, les liquides, mais aussi les vapeurs ou les fumées, peuvent et doivent circuler librement[33]. Le corps masculin, lui, ne

---

27 Dean-Jones 1989 et 1994 : 86-103 ; Bodiou 1999 et 2006 : 153-157.

28 Manuli 1980 : 402 ; Hanson 1992b : 236 et Bonnet-Cadilhac 2002.

29 Hippocrate, *Prorrh. I*, 143.

30 Hippocrate, *Aph.*, V, 33. Le cas de la fille de Léonidès (*Epid.*, VII, 123) fait figure d'exception qui confirme la règle. Voir à ce sujet King 1998 : 54-74.

31 Hippocrate, *Aph.*, V, 40.

32 Hippocrate, *Nat. mul.*, 8 et 7. Pour les menstrues trop ou pas assez abondantes, voir King 1998.

33 Hanson 1992b : notamment 239.

connaît pas ces problèmes de trop grande humidité, ce qui le préserve de certaines maladies sauf en ce qui concerne les hommes dont la constitution n'est pas conforme au type parfait de leur genre comme l'indiquent deux aphorismes : « si l'hiver est sec et boréal, et le printemps pluvieux et austral, nécessairement il surviendra pendant l'été des fièvres aiguës, des ophtalmies et des dysenteries, surtout aux femmes, et, parmi les hommes, à ceux dont la constitution est humide », « mais si l'automne est boréal et sans pluie, il est utile aux hommes de constitution humide et aux femmes »[34]. Ainsi, alors que le corps féminin est par nature sujet aux maladies en raison de son excessive humidité, le corps masculin, dès lors qu'il est suffisamment masculin, est sain et n'a pas besoin d'éliminer régulièrement des humeurs superflues. C'est qu'il est moins spongieux et plus chaud.

Parmi les nombreuses polarités qui organisent cette conception des corps féminin et masculin figure en effet la chaleur. Cette chaleur plus grande du corps masculin est imputable notamment, dans un raisonnement tout à fait circulaire, au fait qu'il est moins humide. Chez Aristote, cette différence de chaleur vitale sert aussi à rendre compte de la spermatogenèse. Pour le philosophe de Stagire, dont le système physiologique repose sur le postulat de l'interfongibilité de tous les liquides corporels, la semence ne provient ni de l'encéphale *via* la moelle, comme le pensaient Platon, les pythagoriciens et sans doute Empédocle, ni de toutes les parties du corps, comme l'affirment les atomistes et les médecins hippocratiques, mais bien du sang, ou plutôt de la partie chaude du sang, aérée comme l'écume, d'où la couleur blanche du sperme. Au même titre que le lait, les menstrues ou la graisse, la semence est, par l'intermédiaire du sang, un « résidu utile » (*perittôma*) de la nourriture. Elle est même le plus subtil, le plus concentré, le plus abouti des résidus de la nourriture, celui qui a subi une coction de qualité et d'intensité supérieures, « un résidu de la nourriture à son dernier degré d'élaboration »[35]. Une telle

---

34 Hippocrate, *Aph.*, III, 11 et 14. Sur l'homologie entre les femmes et les hommes humides, voir Dean-Jones 1994 : 123.

35 Aristote, *G.A.*, I, 18, 726a26/27.

coction ne saurait être produite que par un corps parfaitement chaud. C'est pourquoi le sang des femmes, qui sont par nature plus froides, produit un résidu insuffisamment cuit, inutile quand la femme n'est pas enceinte, et donc évacué par les menstrues. Si la femme est fécondée, ce résidu ne fournit que la matière de l'embryon, puis la nourriture du fœtus pendant la grossesse et, enfin, le lait après l'accouchement. Cette différence dans la qualité du résidu inscrit d'emblée le masculin et le féminin dans une relation de hiérarchie :

> Voilà pourquoi, partout où cela est possible et dans la mesure où cela est possible, le mâle est distinct de la femelle. Car le principe du mouvement, c'est-à-dire le mâle, est pour les êtres qui naissent ce qu'il y a de meilleur et de plus divin, tandis que la femelle est la matière[36].

Le corps masculin, machine parfaite, est seul capable de produire le sperme, produit parfait.

La différence des sexes n'est donc pas seulement polarisée, elle relève d'une différence de nature qui résulte d'un processus en construction permanente tout au long de la vie qui donne lieu à un cercle vicieux dans le corps féminin, où l'excès d'humidité s'entretient, et à un cercle vertueux dans le corps masculin où, sauf maladie ou défaut de constitution, le juste équilibre entre chaleur et froideur, humidité et sécheresse, perdure et renouvelle continûment la masculinité. Cette différence de nature est encore plus visible, dans la branche de la médecine hippocratique qui s'intéresse à l'anatomie féminine : les traités gynécologiques.

Les particularités de l'anatomie féminine et l'importance de l'utérus

Bien que la médecine hippocratique soit essentiellement physiologique, une partie du *Corpus Hippocraticum* accorde néanmoins une attention à l'anatomie de la femme. Il s'agit de traités d'époques variées que la tradition rapporte, pour la majorité d'entre eux, à l'école médicale cnidienne, qu'on appelle traités gynécologiques hippocratiques et qui présentent les corps féminin et masculin comme profondément

36 Aristote, *G.A.*, II, 1, 732a6-9.

dissemblables. La différence essentielle entre les deux anatomies réside dans l'existence chez la femme d'un organe-récipient supplémentaire, l'utérus, dont la particularité est d'être conçu comme une sorte d'être vivant mobile. Il est animé, en effet par des mouvements et peut, notamment, s'ouvrir ou se fermer. Il est porté naturellement à se diriger vers les sources d'humidité. Une partie de ses mouvements est imputable à sa volonté, car il est doté d'une volonté propre. Le traité de la *Nature des femmes* explique ainsi, à propos d'un cas de prolapsus, que les matrices « ne *veulent* plus reprendre leur place »[37]. Ce *zôon* glouton à l'intérieur de cet autre animal qu'est le corps féminin[38] est avide de concevoir[39]. Platon, contemporain d'Hippocrate qu'il connaît, développe cet aspect dans le *Timée* : « Ce que, chez les femmes, on appelle pour les mêmes raisons matrice et utérus est un animal interne enclin au désir de faire des enfants »[40]. Cette conception amène à penser le corps féminin comme structurellement hystérique[41] et c'est bien ainsi que le présente Platon :

> Lorsque [l'utérus] est demeuré stérile longtemps après avoir dépassé l'âge propice, alors cet organe s'impatiente, il supporte mal cet état, et, parce qu'il se met à errer de par tout le corps, qu'il obstrue les orifices par où sort l'air inspiré et qu'il empêche la respiration, il jette le corps dans les pires extrémités et provoque d'autres maladies de toutes sortes[42].

Cela renvoie à la perspective très particulière dans laquelle le corps féminin est presque toujours envisagé : dans une finalité reproductive[43]. En attestent le vocabulaire utilisé par la Collection quand il est question du corps des femmes en dehors même des traités gynécologiques[44], ainsi que les métaphores utilisées par les

---

37 Hippocrate, *Nat. mul.*, 5.

38 King 1998 : 222-231 ; Bodiou 1999 : 65-85.

39 Rousselle 1980 : 1098 et Dean-Jones 1994 : 65-79.

40 Platon, *Tim.*, 91c, trad. J.-B. Bonnard. Voir Krell 1975 et Bonnard 2004 : chap. VI.

41 Manuli 1980 : 397.

42 Platon, *Tim.*, 91c, trad. L. Brisson.

43 Manuli 1980 : 394 ; Rousselle 1980 : 1092 ; Dean-Jones 1994 : 47.

44 Voir, à titre d'exemple, pour les *Épidémies*, Zaragoza-Gras 1992, notamment à propos du verbe *tíktô* (« enfanter »).

gynécologues hippocratiques[45]. C'est un contraste net avec le corps masculin, jamais considéré dans cette seule perspective. Quant à Aristote, manifestement plus au fait de l'anatomie des femelles animales que de celle des femmes, il ne nous a pas laissé de description du corps féminin, au reste peu utile à son propos qui n'est pas d'ordre médical.

Les connaissances d'Hérophile en matière d'anatomie étaient, en revanche, sensiblement plus étendues que celles de ses prédécesseurs grâce, notamment, à la dissection humaine, qu'il semble être le premier à avoir pratiqué dans le monde grec, voire à la vivisection sur des condamnés à mort, s'il faut en croire les propos, peut-être malveillants, de l'encyclopédiste latin Celse (I, 21) qui vécut au début de l'ère chrétienne. Mais, s'il est à peu près certain qu'il identifia, dans les appareils reproductifs humains, le canal spermatique, les ovaires et les trompes de Fallope, il est peu probable, en revanche, qu'il ait compris leur fonctionnement[46]. Ses découvertes, reprises par ses successeurs, notamment Démétrios d'Apamée, et probablement étendues grâce à l'usage du *speculum*, n'en sont pas moins importantes et furent la porte ouverte à une remise en question de la différence de nature entre corps masculin et féminin. De fait, elles ont obligé les médecins de l'époque romaine à procéder à des aménagements doctrinaires laborieux[47]. Il est significatif, cependant, qu'il présente les organes de la génération chez la femme selon le modèle du corps masculin, participant ainsi à la construction de ce que Thomas Laqueur a appelé le modèle du corps unisexe[48].

Quatre siècles plus tard, Soranos s'intéresse à l'anatomie féminine et plus particulièrement à l'utérus dans le livre I de son *Maladies des femmes*[49]. S'il pense encore qu'il s'agit d'un récipient vivant, d'où les contractions utérines, il ne l'investit pas d'une volonté autonome et se

---

45 Hanson 1992a : 36-41 (« II. Analogs for the Adult Female: Mother Earth and the Upside Down Jar »).

46 Von Staden 1989 : 165-168.

47 Hanson 1991a.

48 Laqueur 1992.

49 Voir Soranos, *Gyn. path.*, I, 4 et Malinas, Burguière & Gourevitch 1985 : 161-165.

moque des médecins qui l'ont assimilé à une bête sauvage (III, 5). Traduite en latin par Célius Aurélien et Moschion, la présentation du corps féminin par Soranos devient la vulgate en matière de gynécologie pour plusieurs siècles. Galien, plus jeune d'une ou deux générations, reprend et développe les conceptions médicales de ses prédécesseurs dont il opère la synthèse et la critique, avec un net tropisme aristotélicien. Fort des découvertes anatomiques des médecins alexandrins, il interprète le corps féminin à la lumière du corps masculin. La différence des sexes se lit dans le développement des organes reproductifs : ceux des femmes sont identiques à ceux des hommes (analogies ovaires/testicules, utérus/scrotum)[50] ; ils sont simplement restés à l'intérieur du corps par défaut de chaleur vitale. L'anatomie ne fait donc que manifester une différence des sexes qui réside bien dans la physiologie, mais cette différence n'est plus qu'une différence de degré et n'est plus pensée comme une différence de nature. La femme ne diffère donc de l'homme que par une moindre perfection :

> de même que l'espèce humaine est la plus parfaite de tous les animaux, au sein de l'humanité l'homme est plus parfait que la femme, et la raison de sa perfection est sa plus grande chaleur, car la chaleur est l'instrument premier de la nature[51].

Alors que, chez Aristote, la nature féminine était une sorte de nature masculine mutilée relevant peu ou prou de la monstruosité et, en tout cas, perçue comme très négative, chez Galien cette incomplétude relative est positive. Dans une perspective finaliste, le médecin de Pergame reconnaît en elle le dessein de la nature : permettre d'assurer la reproduction.

Le modèle du corps unisexe étudié par Thomas Laqueur se construit donc à partir d'Aristote et est formalisé par Galien qui ne fait que substituer une hiérarchie de degré à une hiérarchie de nature. Dès l'Antiquité cette hiérarchie des corps a des implications directes sur la pratique médicale. Elle trouve en effet sa traduction dans une

---

50 Galien, *De sem.*, II, 1 (= K. IV, 596).

51 Galien, *Ut. part.*, K. II, 630 (trad. d'après Laqueur 1992).

construction genrée de la nosologie et de la thérapeutique, d'autant que les praticiens sont, dans leur immense majorité, des hommes. Les théories antiques sur les corps féminin et masculin sont d'une importance considérable parce qu'elles ont eu une postérité longue. S'y mêlent, avec le christianisme, des considérations théologiques, Ève étant sensément issue d'une côte surnuméraire d'Adam (au moins dans une des versions de la Genèse). Pendant tout le Moyen-Âge et une partie de l'époque moderne, la médecine considère ces corps dans un rapport de hiérarchie, le corps féminin étant perçu comme plus ou moins débile par rapport au corps masculin, en raison de son humidité, de son insuffisante chaleur (« la femme la plus chaude est plus froide que l'homme le plus froid », dit un adage médical médiéval) et de son inquiétant utérus.

Sources

Aristote, *G.A* : ARISTOTE, *De la Génération des animaux*, texte établi et traduit par Pierre LOUIS, Paris, Belles Lettres, 1961.

Aristote, *Probl.* : ARISTOTE, *Problèmes*, texte établi et traduit par Pierre LOUIS, Paris, Belles Lettres, 1991.

Galien, *De sem.* : GALIEN, *De semine*, texte édité par Karl Gottlob KÜHN, Hildesheim, G. Olms, 1997 (reprod. du tome IV de l'édition de Leipzig, 1821, également consultable en ligne : Paris, Bibliothèque Interuniversitaire de Médecine, Collection Médic@, 2003).

Galien, *Ut. part.* : GALIEN, *De uteri dissectione*, texte édité par Karl Gottlob KÜHN, Hildesheim, G. Olms, 1964 (reprod. du tome II de l'édition de Leipzig, 1821, également consultable en ligne : Paris, Bibliothèque Interuniversitaire de Médecine, Collection Médic@, 2003).

Hippocrate, *Aph.* : HIPPOCRATE, *Aphorisme*, traduit en français par Émile LITTRÉ, Paris, J.-B. Baillère, 1844 (1973).

Hippocrate, *Épid.* : HIPPOCRATE, *Épidémies V et VII*, texte établi et traduit par Jacques JOUANNA, Paris, Belles Lettres, 2000.

Hippocrate, *Nat. puer.* : HIPPOCRATE, *De la nature de l'enfant*, texte établi et traduit par Robert JOLY, Paris, Belles Lettres, 1970.

Hippocrate, *Nat.mul.* : HIPPOCRATE, *Nature de la femme*, texte établi et traduit par Florence BOURBON, Paris, Belles Lettres, 2008.

Hippocrate, *Prorrh.* : HIPPOCRATE, *Prorrhétique*, traduit en français par Émile LITTRÉ, Paris, J.-B. Baillère, 1861 (1973).

Platon, *Tim.* : PLATON, *Timée*, traduit en français par Luc BRISSON, Paris, Flammarion, 1992.

Soranos, *Gyn. path.* : SORANOS, *Maladies des femmes*, texte établi, traduit et commenté par Paul BURGUIÈRE, Danielle GOUREVITCH et Yves MALINAS, Paris, Belles Lettres, 1988-2000.

Bibliographie

BODIOU Lydie, 1999, « Histoires du sang des femmes grecques : filles, femmes, mères. D'après les écrits médicaux et biologiques », thèse Rennes II.

—, 2006, « De l'utilité du ventre des femmes. Lectures médicales du corps féminin », *in* François PROST & Jérôme WILGAUX (dir.), *Penser et représenter le corps dans l'Antiquité*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, p. 153-166.

BONNARD Jean-Baptiste, 2004, *Le Complexe de Zeus. Représentations de la paternité en Grèce ancienne*, Paris, Publications de la Sorbonne.

—, 2006, « "Il paraît en effet que les fils ressemblent aux pères". Théories biologiques et médicales grecques dans le domaine de l'hérédité », *in* François PROST & Jérôme WILGAUX (dir.), *Penser et représenter le corps dans l'Antiquité*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, p. 307-318.

BONNET-CADILHAC Christine, 2002, « Les aménorrhées dans le "Corpus hippocratique" : la vision du médecin actuel », *in* Antoine THIVEL & Arnaud ZUCKER (dir.), *Le Normal et le Pathologique dans la collection hippocratique. Actes du X^e^ colloque international hippocratique (Nice, 6-8 octobre 1999)*, Nice-Paris, Publications de la Faculté des Lettres, Arts et Sciences humaines de Nice – Sophia Antipolis, p. 575-589.

BOYLAN Michael, 1986, « Galen's Conception Theory », *Journal of the History of Biology*, XIX/1, p. 47-77.

BRATESCU Gheorghe, 1992, « Les rapports entre la physiopathologie et l'anatomopathologie hippocratiques », *in* Juan Antonio LÓPEZ FÉREZ (dir.), *Tratados hipocraticos (Estudio acerca de su contenido, forma e influencia), Actes du VII^e^ Colloque international hippocratique (Madrid, 24-29 sept. 1990)*, Madrid, Universidad nacional de educación a distancia, p. 171-179.

BYL Simon, 1980, *Recherches sur les grands traités biologiques d'Aristote. Sources écrites et préjugés*, Bruxelles, Académie royale de Belgique.

DEAN-JONES Lesley, 1989, « Menstrual Bleeding according to the Hippocratics and Aristotle », *Transactions of the American Philological Association*, CXIX, p. 177-192.

—, 1994, *Women's Bodies in Classical Greek Science*, Oxford, Oxford Clarendon Press.

DI BENEDETTO Vincenzo, 1986, *Il medico e la malattia. La scienza di Ippocrate*, Turin, G. Einaudi.

GARDEY Delphine & Ilana LÖWY, 2000, *L'Invention du naturel. Les sciences et la fabrication du féminin et du masculin*, Paris, Éd. des archives contemporaines.

GERLACH Wolfgang, 1938, « Das Problem des "weiblichen Samens" in der antiken und mittelalterlichen Medizin », *Archiv für Geschichte der Medizin und der Naturwissenschaften*, XXX/4-5, p. 176-193.

GIRARD Marie-Christine, 1983, « La femme dans le corpus hippocratique », *Cahiers des Études Anciennes*, XV, p. 69-80.

GOUREVITCH Danielle, 1992, « Les lectures hippocratiques de Soranos d'Éphèse dans son traité Des maladies des femmes », *in* Juan Antonio LÓPEZ FÉREZ (dir.), *Tratados hipocraticos (Estudio acerca de su contenido, forma e influencia), Actes du VII^e^ Colloque international hippocratique (Madrid, 24-29 sept. 1990)*, Madrid, Universidad nacional de educación a distancia, p. 597-607.

HANSON Ann Ellis, 1991, « The restructuring of female physiology at Rome », *in* Philippe MUDRY & Jackie PIGEAUD (dir.), *Les écoles médicales à Rome. Actes du II^e^ colloque international sur les textes médicaux latins antiques (Lausanne, sept. 1986)*, Genève, Droz, p. 255-268.

—, 1992a, « Conception, Gestation, and the Origin of Female Nature in the Corpus Hippocraticum », *Helios*, XIX/1-2, p. 31-71.

—, 1992b, « The logic of the gynecological prescriptions », *in* Juan Antonio López Férez (dir.), *Tratados hipocraticos (Estudio acerca de su contenido, forma e influencia), Actes du VII^e^ Colloque international hippocratique (Madrid, 24-29 sept. 1990)*, Madrid, Universidad nacional de educación a distancia, p. 235-250.

HERTZ Robert, 1970 [1^re^ éd. 1909], « La prééminence de la main droite : étude sur la polarité religieuse », *Sociologie religieuse et folklore*, Paris, Presses universitaires de France, p. 85-107.

JOLY Robert, 1966, *Le Niveau de la science hippocratique*, Paris, Les Belles Lettres.

—, 1968, « La biologie d'Aristote », *Revue philosophique*, CLVIII, p. 219-253.

JOUANNA Jacques, 1992, *Hippocrate*, Paris, Fayard.

KING Helen, 1998, *Hippocrates' Woman. Reading the Female Body in Ancient Greece*, London – New York, Routledge.

KING Helen & Véronique DASEN, 2008, *La Médecine dans l'Antiquité grecque et romaine*, Lausanne, Bibliothèque d'histoire de la médecine et de la santé.

KLIBANSKY Raymond, PANOFSKY Erwin & Fritz SAXL, 1989, *Saturne et la Mélancolie. Études historiques et philosophiques : nature, religion, médecine et art*, Paris, Gallimard (trad. fr. de *Saturn and Melancholy. Studies of natural Philosophy, Religion and Art*, 1964).

KRELL David Farrell, 1975, « Female Parts in Timaeus », *Arion*, II/1, p. 400-421.

LAQUEUR Thomas, 1992, *La Fabrique du sexe. Essai sur le corps et le genre en Occident*, Paris, Gallimard (trad. fr. de *Making Sex. Body and Gender from the Greeks to Freud*, Cambridge Ma, Harvard University Press, 1990).

LLOYD Geoffrey Ernest Richard, 1966, *Polarity and Analogy. Two Types of Argumentation in early greek Thought*, Cambridge, Cambridge University Press.

—, 1990 [réédité en 1996], *Origines et développement de la science grecque : magie, raison et expérience*, Paris, Flammarion (trad. de : *Magic, Reason and Experience. Studies in the Origin and Development of Greek Science*, Cambridge, Cambridge University Press, 1979).

—, 1983, *Science, Folklore and Ideology. Studies in the Life Science in Ancient Greece*, Cambridge, Cambridge University Press.

MALINAS Yves, BURGUIÈRE Paul & Danielle GOUREVITCH, 1985, « L'anatomie gynécologique de Soranos d'Éphèse », *Histoire des Sciences Médicales*, XIX, p. 161-168.

MANULI Paola, 1980, « Fisiologia e patologia del femminile negli scritti ippocratici dell'antica ginecologia greca », *in* Mirko Drazen GRMEK (dir.), *Hippocratica. Actes du colloque hippocratique de Paris (4-9 sept. 1978)*, Paris, Éditions du CNRS, p. 393-408.

ROUSSELLE Aline, 1980, « Observation féminine et idéologie masculine : le corps de la femme d'après les médecins grecs », *Annales ESC*, XXXV/5, p. 1089-1115.

VERNANT Jean-Pierre, 1962, *Les Origines de la pensée grecque*, Paris, Presses universitaires de France.

—, 1965, *Mythe et Pensée chez les Grecs. Études de psychologie historique*, Paris, La Découverte.

VON STADEN Heinrich, 1989, *Herophilus. The Art of Medicine in Early Alexandria*, Cambridge, Cambridge University Press.

ZARAGOZA GRAS Joana, 1992, « El léxico ginecológico de las Epidemias hipocráticas », *in* Juan Antonio LÓPEZ FÉREZ (dir.), *Tratados hipocraticos (Estudio acerca de su contenido, forma e influencia), Actes du VII^e Colloque international hippocratique (Madrid, 24-29 sept. 1990)*, Madrid, Universidad nacional de educación a distancia, p. 479-489.